

# L'européanisme russe sous le prisme de l'instruction publique dans la Russie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles

## Résumé

Dès les XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, la philosophie politique européenne moderne a placé l'État au centre de ses investigations. La question-clé soulevée dans plusieurs ouvrages des philosophes des Temps modernes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle a été celle de la souveraineté de l'État. Le XVIII<sup>e</sup> siècle est devenu un point de repère dans cette tradition philosophique où l'État a été souvent considéré du point de vue de sa divinité providentielle ou du point de vue de la volonté générale qu'il représente. La nouveauté du XVIII<sup>e</sup> siècle a consisté dans l'articulation plus précise de l'exigence libérale de la limitation rationnelle du pouvoir de l'État par la liberté individuelle. Il s'agit de mettre l'accent sur le sujet moderne des droits de l'homme, ou des droits naturels. Cette évolution des idées politiques en Europe a beaucoup influencé l'histoire de la Russie qui s'est trouvée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle au cours de son européanisation tant au niveau politique qu'au niveau culturel. Dans tous les deux domaines, ce transfert et même expansion des idées et des valeurs européennes en Russie ont amené au grands conflits intérieurs qui se sont montrés, d'un côté, dans l'opposition des ambitions impériales de l'État russe et du renforcement du nationalisme au XIX<sup>e</sup> siècle ; et, d'un autre côté, dans l'opposition de l'universalisme et du nationalisme, comme principe éthique et axiologique, provoquée par les différences culturelles entre l'Europe et la Russie. Dans l'article proposé il est examinée la réflexion des auteurs russes des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles sur la constitution du meilleur régime politique et sur ses fondements, parmi lesquels l'instruction publique a été considérée comme l'un des plus importants. Les débats sur les finalités de l'instruction publique nationale, ont bien montré cette importance de l'éducation d'un nouvel homme et de sa formation en conformité avec les nouveaux buts nationaux.

## Abstract

From the 16<sup>th</sup> to the 17<sup>th</sup> centuries, modern European political philosophy put the State at the center of its investigations. The key question raised in several works of the philosophers of modern Times up to the 18<sup>th</sup> century was the question about the sovereignty of the State. The 18<sup>th</sup> century became a starting point in the philosophical tradition where the State was often considered from the point of view of its providential role or from the point of view of the general power which it represents. The novelty of the 18<sup>th</sup> century consisted in the more definite pronouncement of the liberal requirement of the rational limitation of power of State by individual liberty. It is a question of putting the emphasis on human rights, or natural rights. This evolution of political ideas in Europe considerably influenced the history of Russia which during the 18<sup>th</sup> century was undergoing a process political and cultural Europeanization. In both areas, the expansion of European ideas and values into Russia entrained conflicts which were visible, on the one hand, in the opposition to the imperial ambitions of the Russian State and in the waxing of nationalism in the XIX century; and, on the other hand, in the opposition to the principle of universalism and to nationalism as ethical norms, mostly because of cultural difference between Europe and Russia. This article examines the reflections of the Russian authors of the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries on the constitution of the best political regime and on its foundations, among which public education was considered as one of most important. Debates on the purposes of national public education illustrate the importance of education for the creation of a new type of person and of the way he should be fashioned to suit the purposes of the nation.

## L'européanisme russe sous le prisme de l'instruction publique dans la Russie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>

Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque un tournant dans l'histoire de la Russie dont l'image, dans l'inconscient occidental du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècles, a été sombre<sup>2</sup>. Elle se présentait jusque là comme « un pays barbare », « aux antipodes de la culture et des coutumes européennes », « un pays de la brutalité des mœurs de la cour tsariste »<sup>3</sup> à l'ignorance culturelle profonde doublée de fatuité. Ce stéréotype psychologique tenace est toujours bien présent dans les notes de voyage du Marquis de Custine, publiées à Paris en 1843, où figure la thèse d'un nécessaire contrôle de l'immense territoire russe avec ses mauvais moyens de communication et son hétérogénéité ethnique. Le régime russe y est décrit comme un despotisme asiatique où le pouvoir autocratique n'est pas limité ni par les lois, ni par les institutions sociales autonomes. En revanche, le XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle sont représentés comme l'amorce d'une sortie<sup>4</sup> de la barbarie russe. Et malgré le scepticisme de la plupart des encyclopédistes français<sup>5</sup> envers l'aptitude des peuples dominés par un régime « despotique » et « byzantin » à se civiliser, ils admiraient avec quel courage les intellectuels russes refusaient « l'esclavage » et restaient subjugués par le « mirage russe »<sup>6</sup>.

Ces évolutions de la conscience occidentale dans sa perception de la Russie ont été liées d'abord à l'activité réformatrice de Pierre le Grand qui « a percé une fenêtre vers l'Europe », puis avec le règne de Catherine II et d'Alexandre I<sup>er</sup>,

---

1. Dans cet article sont utilisés les résultats du projet 56 réalisé dans le cadre du Programme de recherches fondamentales de l'Université nationale de recherche «Ecole des Hautes Etudes en sciences économique en 2013».

2. Voir, par exemple, Delort, 1965; Rey, 2002.

3. Rey, 2002 : 27.

4. Cette sortie est devenue possible pour beaucoup grâce au régime et aux guerres napoléoniens, parce que la Russie, en tant que puissance victorieuse, a commencé à jouer un rôle politique important sur la scène internationale de sorte que les russes ont eu l'occasion de faire connaissance avec les cultures européennes, surtout française et allemande. Sur la reprise des grands voyages des intellectuels russes en Europe depuis cette époque et la confrontation des idées reçues avec la réalité observée voir Bérélowitch, 1993.

5. Les monarques russes de cette époque, surtout Pierre le Grand et Catherine II, agissaient comme des civilisateurs. Catherine II eut des échanges épistolaires avec Diderot, D'Alembert et Voltaire. Elle a été séduite par *De l'Esprit des lois* de Montesquieu, bien qu'elle eût été finalement obligée de renoncer à mettre en œuvre ses idées libérales et constitutionnelles sous la pression de son environnement conservateur (voir Dulac, 2010).

6. Voir Belissa, 2010.

qui ont contribué significativement à l'épanouissement remarquable de la vie intellectuelle russe.

Ce qui changea dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle ce fut la montée en puissance des idéaux libéraux et, en particulier l'aspiration à limiter le pouvoir de l'Etat par la liberté individuelle. L'accent est mis sur la préoccupation moderne des droits de l'homme ou droits naturels. Le dessein politique de Pierre le Grand consistait à conduire la Russie à un plus haut niveau de développement, à l'initier aux meilleurs aspects de la culture européenne, ainsi qu'à présenter à l'Europe les riches traditions culturelles russes pour en finir avec l'image d'une Russie barbare. La Russie devait ainsi devenir un « pays européen » avec la conservation des traditions nationales. Pierre le Grand oeuvra pour la formation progressive et la diffusion d'une conception de l'Europe comme ensemble socioculturel d'États qui se situaient dans la même partie du monde et avaient des racines historiques proches ou communes. Leurs habitants partageaient des valeurs communes (chrétiennes avant tout) et percevaient leur communauté en dépit de toutes les différences culturelles et ethniques.

La politique réformatrice de Pierre le Grand a toujours été fondée sur le Christianisme, et sur la valeur de l'être humain en vertu des droits de l'homme. L'une des meilleures définitions de l'Empire a été proposée par Vladimir Soloviev : « Le véritable Empire est une révélation de l'exclusivisme culturel et politique de l'Est et de l'Ouest ; le véritable Empire ne peut pas être une puissance purement occidentale ou orientale. Rome est devenue l'Empire quand les forces latines et celtiques de l'Occident s'y sont équilibrées par toutes les richesses de la culture grecque et orientale. La Russie est devenue le vrai Empire, et son aigle à deux têtes est devenue son véritable symbole, quand le *tzarstvo* de Moscou quasi-asiatique, sans abdiquer ses devoirs orientaux principaux et ses traditions, a abdicé leur exclusivisme, a percé, par la main puissante de Pierre, une large fenêtre vers le monde de l'instruction occidentale, et, en s'affirmant dans la vérité chrétienne, a proclamé en principe sa fraternité avec tous les peuples »<sup>7</sup>.

L'Empire est donc le processus d'une lutte des civilisations contre les tendances barbares qui se développent en leur sein et à leur périphérie ; il apporte l'instruction et fixe un but commun supranational. L'Église n'a pas été assez forte ni dans l'instruction publique ni dans la solution aux conflits religieux et ethniques, ce qui l'a souvent conduite à pousser l'État à prendre des mesures cruelles. Cependant, Pierre le Grand, reprenant les principes de la philosophie européenne de la tolérance, construisit son Empire sur les principes de la liberté de conscience et de la tolérance. De plus, c'est lui qui essaya de créer l'État de droit en cherchant le compromis sur les questions de la multinationalité et de la pluralité de confessions. Il ne s'agissait pas de despotisme, et c'est surtout le caractère légaliste de son Empire qui provoqua l'irritation des fondamentalistes orthodoxes. Ainsi, Florenskij a écrit dans sa lettre adressée à Bulgakov en 1917 : « Il n'y a pas, du point de vue théorique, d'autres notions qui soient plus différentes l'une de l'autre que celles d'absolutisme et de despotisme. L'absolutisme est une notion de droit. Autrement dit, l'absolutisme

7. Soloviev, 1989 : 2, 602-603.

qualifie un mode de constitution ou un acte qui confie les droits souverains du peuple à la personnalité de l'Empereur. Le pouvoir impérial ne diffère pas dans son essence des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, séparés dans un régime républicain, puisqu'il est leur simple unité mécanique, leur somme, la plénitude du pouvoir dans une personne. Cependant rien n'empêche qu'il soit divisé en de multiples parties. L'Empereur est de l'Empire et non l'Empire de l'Empereur. C'est pourquoi, l'Empire peut exister sans l'Empereur. Donc, le pouvoir impérial est le droit, même s'il est violent »<sup>8</sup>.

54

L'ouverture de la Russie à l'Europe coïncida avec l'établissement de l'Empire russe et son apparition sur la carte du monde. Quand Pierre le Grand reçut le titre d'Empereur, il déclara que « la Russie ne sera[it] pas la Byzance du jour, tombée du fait de sa propre faiblesse et de sa nullité »<sup>9</sup>; cela témoigne du choix historiosophique<sup>10</sup> fait sciemment par Pierre le Grand et de son orientation nouvelle dans l'espace historique et géopolitique. Jusqu'à la révolution nationaliste à l'époque du règne de Nicolas I<sup>er</sup>, toutes les orientations politiques et idéologiques de Pierre le Grand conservèrent leur actualité. L'Empire fut un paradigme supranational dans lequel l'europanisme eut la fonction d'idée suprême vers laquelle s'orientait tout le peuple russe. L'idée que la Russie était la « troisième Rome » et que les Russes n'avaient pas besoin des autres cultures pour se cultiver prédominait dans la conscience collective. Pierre le Grand décida de changer radicalement cette conception en établissant l'Empire sur la base des valeurs européennes<sup>11</sup>.

À partir des réformes de Pierre le Grand, le rapport de la société russe au pouvoir tsariste commença à se modifier. « Le service sacré royal » se rapprocha de plus en plus d'un « service d'État », ou « service public ». L'idée de l'Empire « noble » s'opposait à l'idée traditionnelle d'« État orthodoxe ». Malgré cela, le peuple continuait à se référer « au tsar sur un mode religieux. Le tsar n'était pour lui ni une personnalité politique, ni une idée politique. Il était le dieu terrestre, le porteur de la force divine et de la vérité »<sup>12</sup>. De même la noblesse ne percevait les fondements occidentaux de l'« honneur et de la fidélité personnelles » que « dans les modes corporatifs de l'État ». Ce qui unifiait les nobles et les masses c'était une idée du

8. Florenskij, 2001 : 144. Cette citation expose de manière pertinente les caractères légalistes du pouvoir impérial. Il ne peut en être autrement puisque l'Empire est une institution multinationale qui exige la tolérance comme principe de gouvernement. L'erreur historique évidente de Florenskij résidait cependant en ce que, selon lui, les Empereurs ne sont pas des personnes, alors qu'en réalité, ils ont bien été des personnes et des personnalités.

9. Cité par Kantor, 2008 : 59.

10. La notion d'*historiosophie* est une des plus souvent utilisées dans la philosophie de l'histoire russe depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle quand Nikolai Kareev a considéré l'historiosophie au sens hégélien comme la théorie des lois et des principes universels du processus historique (voir Kareev, 1887). Cependant, le nouveau traitement de cette notion repris désormais par les philosophes de l'Âge d'Argent (Vladimir Soloviev, Nikolai Berdjajev, Sergej Bulgakov, Léon Karsavine), consistait à interpréter l'historiosophie comme un mode particulier de la réflexion philosophique sur l'histoire qui se caractérise par l'attention aux problèmes du rapport entre l'universalisme et le nationalisme, à l'originalité du destin national historique, et aux images eschatologiques de l'avenir (voir, par exemple, Zenkovsky, 1992 ; Berdjajev, 1990).

11. Presnjakov, 1990 : 429-430.

12. Fedotov, 1992: 1, 128.

tsar, religieuse pour les uns et nationale pour les autres. En même temps, grâce aux réformes de Pierre le Grand, les intérêts particuliers de ces communautés furent relégués au second plan au profit des intérêts de l'État en général<sup>13</sup>. Désormais, c'est l'État absolu laïc, et non plus orthodoxe, qui gouvernait. Sa propre conception du nouveau pouvoir n'était pas en accord avec la vision populaire ce qui conduisit inévitablement à la « séparation de l'être spirituel de la Russie »<sup>14</sup>.

Pierre le Grand créa l'Empire, animé par l'idée européenne universaliste de l'égalité de tous ses peuples. La nouvelle Russie apprit l'importance du contact avec l'Europe. Pierre le Grand dessina clairement la place de la Russie dans l'« ordre commun du monde » (Pëtr Tchaadaev). L'Occident, à son tour, perçut la Russie comme un Empire, et, au nom des auteurs des Lumières, il salua l'initiative du « géant du nord ». L'Empire de Pierre se positionnait à l'époque comme un garant de la liberté et de la diversité.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie prit part à de nombreux conflits militaires qui ont révélé le retard de l'État dans les domaines économique et militaire. Il était nécessaire de préparer des cadres professionnels pour toutes les sphères de l'activité de l'État. Pierre le Grand commença par la création des écoles professionnelles vouées à l'enseignement des sciences et des techniques militaires (École d'artillerie, École des sciences mathématiques et de navigation maritime), puis de l'École technique, de l'École de médecine et des autres établissements d'enseignement pratique<sup>15</sup>. Mais l'enseignement pratique dispensé dans les écoles supérieures répondant aux besoins militaires et économiques de l'État, ne satisfaisait pas à l'autre exigence de l'Empire, à savoir la promotion de la nouvelle civilisation par l'instruction publique.

La politique d'instruction publique dans les pays européens développés était fondée, d'une part, sur le développement des sciences et, d'autre part, sur la réforme morale. Les réflexions des idéalistes allemands puis des philosophes des Lumières sur ce sujet, furent adoptées par Pierre le Grand. La modernisation de la Russie lui semblait impossible sans la création des établissements qui, par analogie avec ceux de l'Europe, exerceraient ces deux fonctions civilisatrices. Ainsi, pour la première fois en Russie, il apparut le projet de l'Académie des sciences et de l'université, élaboré par Pierre le Grand sous la puissante influence de Gottfried Leibniz<sup>16</sup>. Leibniz a

13. Samarine, 1996 : 431.

14. Bokhanov, 2002 : 245.

15. Zezina, 1990 :130. Dans les pays européens les plus avancés, l'histoire de la création du système de l'enseignement professionnel a été beaucoup plus courte. En France les premières écoles professionnelles ont ainsi été créées après la Révolution. Un bon exemple en est l'École polytechnique qui ressemblait beaucoup à l'École des sciences mathématiques et de navigation maritime à Moscou. Ces écoles étaient publiques et dispensaient un enseignement gratuit. Le cas des écoles supérieures russes montre bien la liaison étroite entre l'enseignement supérieur et les besoins de l'État. Ainsi, déjà durant leurs études, les étudiants étaient recrutés pour un travail pratique au Département de l'Amirauté et à la Chancellerie. Les étudiants les plus doués étaient envoyés pour effectuer un stage à l'étranger, et, à la fin de ce stage, ils passaient des examens spéciaux et recevaient un poste au service de l'État.

16. Selon la légende, Leibniz a considéré Pierre le Grand comme le grand prince élu par la Providence pour « débarbariser » la Russie et changer la face du globe. Voir Leibniz, 1875 : 2, 423, 511.

laissé plusieurs notes sur la meilleure « politique des sciences en Russie »<sup>17</sup>. « Il serait, selon lui, dans l'intérêt de tous les peuples que les Russes reçoivent les mêmes avantages que les autres, qui serviraient à leur perfectionnement »<sup>18</sup>.

L'Académie des sciences russe date de 1724. Il s'agissait d'un établissement de sciences et de recherches<sup>19</sup> à partir duquel devraient être fondées l'université et le lycée, afin de constituer un ensemble unifié. Le besoin de développer la science en association avec l'enseignement allait de pair, dans le dessein civilisateur de Pierre le Grand, avec la nécessité de construire un système éducatif harmonisé, dans lequel tous les niveaux d'enseignement – de l'école primaire à la formation supérieure – seraient étroitement liés.

L'histoire des universités russes dans leurs premières décennies est marquée par l'adaptation du « concept d'université », emprunté d'abord à l'Allemagne puis à la France<sup>20</sup>, aux caractéristiques sociales et culturelles russes. En France, par exemple, l'université devait toujours se déterminer par rapport au pouvoir laïc et religieux, et la faculté de théologie existait dans les universités françaises depuis leur création. Le but principal des universités médiévales consistait à préparer des étudiants à l'activité théologique hors des *monastères* et à leur fournir une communauté institutionnalisée comme espace autonome.

En Russie, au contraire, la première université avait un caractère strictement laïc, la faculté de théologie n'existait pas. La place de la théologie dans l'enseignement universitaire russe, a été prise par la philosophie. L'enseignement universitaire fut influencé par la politique de l'État en faveur de la sécularisation de la culture. La possibilité pour l'Église de fonder des universités russes s'est trouvée définitivement éliminée par le *Dukhovnyj reglament (Règlement ecclésiastique)* [1721] de Théophane Prokopovitch, qui confiait au Saint Synode la mission de créer un système d'écoles destiné à préparer le clergé, alors qu'aucune législation n'entraînait la participation de l'Église au développement de l'enseignement laïc. Les documents statutaires de l'Académie des sciences russe recommandaient quand même de dispenser l'enseignement dans un esprit qui ne contrevînt pas « à la foi orthodoxe gréco-russe, au régime du gouvernement et aux bonnes mœurs »<sup>21</sup>.

Les prémisses de deux courants idéologiques – slavophilisme et occidentalisme - reposent sur la certitude que tout ce qui est créé à l'Occident, est humain. Par exemple, Nikolai Karamzine, européiste et occidentaliste, a écrit au

17. Brikner, 1902-1903: 2, 250.

18. Winter, 1981: 31.

19. *Ustavny Akademii nauk SSSR (Les Décrets de l'Académie des sciences de l'URSS)*, 1975 : 36.

20. Andreev, 2008 : 157-169. Sur le rôle de l'intelligentsia russe, ayant étudié en Europe, dans les politiques d'enseignement en Russie, voir, par exemple, Confino, 1991 ; Ivanov-Razumnik, 1908 ; Pipes, 1961.

21. Il est remarquable que cette tendance a provoqué une réaction d'opposition de la part de la noblesse russe. Ainsi, dans son pamphlet incisif *O povrezhdenii nraov v Rossii (Sur la dégradation des mœurs en Russie)* [autour de 1787] l'historien Mikhaïl Chtcherbatov a radicalement critiqué la politique du despotisme éclairé de l'époque de Catherine II, et puis il a créé la première utopie conservatrice russe intitulée *Putechestvie v zemlu Ofirskuju (Un voyage au pays d'Ophyr)* [1784]. C'est à cette époque que le mysticisme européen s'est étendu dans les cercles aristocratiques russes, dans les loges maçonniques, et que s'est développée, aussi, l'opposition des courants slavophiles et occidentalistes.

début de sa carrière, les *Pis'ma russkogo putechestvennika* (*Lettres d'un voyageur russe*) [1791-1792], un témoignage oculaire de l'endroit miraculeux où fleurissent la « vie de l'esprit » et l'« humanisme » (il a introduit le second terme en russe). Il a appris de l'Occident l'historicisme et l'a appliqué dans son autre ouvrage *Istoria gosudarstva rossijskogo* (*L'Histoire de l'État russe*) [1803-1826]. Puis, à la fin de sa vie, il s'opposa aux réformes de Pierre le Grand et partagea la peur des cataclysmes de l'Europe contemporaine. Dans ses méditations, se montre évidemment la foi aveugle en l'Europe occidentale. C'est pourquoi son désenchantement après la Révolution française a été très fort<sup>22</sup>. Consterné par son inhumanité, Karamzine a cherché les voies de l'humanisme dans l'absolutisme éclairé russe.

Les slavophiles et les nombreux occidentalistes russes idéalisèrent la Russie à partir de l'Occident, la Russie bâtirait sa grandeur future en mettant en œuvre les conceptions occidentales. Ainsi, il n'est pas rare qu'un élément slave fasse partie intégrante de l'Europe (comme disait Alexej Khomiakov). Cette idéalisation est le legs des romantiques occidentaux. Yurij Lotman a écrit : « Par sa nature, le slavophilisme classique est un des courants du romantisme européen engendré par l'élan passionné de « se trouver ». Une telle position de la question a supposé déjà la perte de soi-même au départ, la perte du lien avec le peuple et avec sa culture profonde, avec ce qu'il faudra encore trouver et mettre en valeur »<sup>23</sup>. L'antithèse de cette idéalisation romantique du développement social de l'humanité se trouve du côté desdits « européens russes ». Pour ceux-ci une attitude et une approche pragmatique des réalités concrètes et immédiates furent considérées plus importantes que les espérances utopiques d'un possible monde idéal.

Il faut distinguer les termes « occidentophile » et « européen russe ». Le terme « européen russe » a été inventé au XIX<sup>e</sup> siècle, mais au début, il a été appliqué aux occidentophiles russes. C'est probablement Alexandre Herzen qui l'a employé pour la première fois en opposant le « panslavisme moscovite » et l'« européisme russe ». Par contre, Fëdor Doïstoevski considérait que les deux provenaient du manque de fondement de la noblesse russe. Dans son roman *Podrostok* (*L'adolescent*) [1875] il a créé l'image saisissante de Versilov, qui, selon lui, représente le portrait de l'européen russe, sûr qu'il a saisi le sens de la culture européenne, de l'esprit européen dans toute son intégrité, dans son essence, non pas comme une idée particulière des pays européens (idée française ou allemande), mais comme une idée universelle de l'Europe qui les unit. Dans cette prétention à l'universalité, à la compréhension du cœur de l'Europe, Doïstoevski a vu la grandeur de l'européen russe, de ce citoyen du monde. Mais il y a vu en même temps sa faiblesse, sous forme d'un certain conventionnalisme, d'un fantasme de son européanisme, tandis que le vrai européanisme est issu de l'intérieur de sa culture au cours du processus d'interprétation de ses fondements. Selon Doïstoevski, tels étaient les fondateurs des grandes cultures européennes, Dante et Cervantès, Rabelais et Shakespeare, Goethe et Pouchkine : « L'européanisme russe n'a pas pu éliminer son sol, et à cause de cela, le Russe sans sol, instruit à la manière

22. Karamzine, 1984 : 346.

23. Lotman, 1997 : 160.

européenne, était typique de la majorité des intellectuels nobles russes qui n'ont pas encore saisi la valeur de leur propre être, qui est un fondement du sentiment européen par rapport au monde. Il ne reste que des idées enchanteresses qui réjouissent l'amour-propre de cet occidentophile russe typique »<sup>24</sup>.

La minorité russe bien instruite se sentait européenne non pas seulement en Europe mais en Russie aussi : « La réforme de Pierre I<sup>er</sup> a vraiment ouvert la Russie aux vastes espaces mondiaux, en la mettant au carrefour de toutes les grandes cultures de l'Occident, et il a créé une sorte d'europeens russes. Par rapport, non pas seulement aux moscovites, mais aussi aux vrais européens occidentaux, ils se caractérisent avant tout par leur liberté et leur grandeur d'esprit. Depuis longtemps l'Europe comme un entier vivait une vie plus réelle aux bords de la rivière Neva ou de la rivière de Moscou qu'aux bords de la Seine, de la Temse ou de la Spree [...]. L'europeen russe a été partout comme chez lui »<sup>25</sup>. Dans ce sens, l'europeen russe est absolument opposé à l'occidentophile russe qui se faisait des illusions sur l'Europe et à cause de cela, se laissait abattre par les contradictions réelles de l'Occident et ne se sentait chez lui ni en Russie, ni en Occident.

Les occidentophiles du XIX<sup>e</sup> siècle, Vissarion Belinski, Alexandre Herzen et Nikolaï Ogarëv, se sont opposés aux slavophiles sur les principes universaux de l'enseignement et de l'éducation. Leurs recherches philosophiques étaient consacrées à la justification de la généralité du développement historique de la Russie et de l'Europe occidentale, y compris dans les questions éducatives. En raison de leur idéologie européanisée, les occidentophiles ont salué l'imitation de l'université allemande, dans la mesure où elle encourageait l'élaboration, en Russie, de projets spécifiques, à la manière des « universités modernisées » allemandes (*Reformuniversitäten*) de Göttingen et de Halle : c'est ainsi qu'est née en 1755 l'Université de Moscou Lomonosov, selon le décret de l'impératrice Elisabeth I<sup>ère</sup><sup>26</sup>.

Cette préférence des occidentophiles a été critiquée par les potchvenniks<sup>27</sup> russes (Doštoïevski), parce que l'Occident représentait une civilisation en décadence<sup>28</sup>,

24. Doštoïevski, 1972-1991 : 13, 374-376.

25. Fedotov, 1992 : 178.

26. Andreev, 2005.

27. Potchvennik (ce substantif vient du mot « potchva », sol) est celui qui appartient au *potchvennitchestvo*. *Potchvennitchestvo* est un courant de la pensée sociale russe dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, adhérant au slavophilisme et opposé à l'occidentophilisme. Les potchvenniks affirmaient la mission extraordinaire des Russes pour le salut de l'humanité, prêchaient le rapprochement des ordres instruits avec le peuple sur la base de l'éthique religieuse orthodoxe.

28. La question de l'européanisme russe a impliqué un autre problème important de l'identité russe. De là viennent deux sortes de problèmes socioculturels largement discutés dans la littérature russe depuis cette époque : celui du rapport à l'Occident, de l'identité de la Russie, objet des débats entre slavophiles et occidentalistes dans les années 30-40 du XIX<sup>e</sup> siècle, et celui des rapports entre la minorité instruite et frondeuse, l'intelligentsia, et le peuple, soumis en grande partie au servage jusqu'en 1861. Cependant, il faut préciser que la problématique du rapport entre l'Occident et le reste du monde ne s'est pas posée seulement à la pensée sociale russe du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut chercher les causes de l'actualisation de ce sujet dans les nombreuses pensées non-occidentales et dans des raisons diverses : «...le triomphe de l'Europe s'explique par ces vertus – ardeur au travail, meilleure organisation, savoirs plus développés – opposés aux insuffisances des autres. [...] il s'explique par l'exploitation à laquelle une Europe impérialiste avide et brutale, a soumis

face à laquelle il n'existait qu'une alternative qui consistait, selon eux, à croire en la mission historique du peuple russe, autrement dit en la *potchva* russe. L'indifférence de l'État à l'égard du destin de la jeunesse affecte négativement le développement de la Russie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque « les enfants sont éduqués sans la *potchva*, hors de la vérité naturelle, à l'irrévérence [...] envers le peuple »<sup>29</sup> et dans l'ignorance de la conception nationale du monde. Dans l'éthique de Doïstovskii se reflètent ses idées pédagogiques (*Zapiski iz podpolia (Mémoires écrits dans un souterrain)* [1864] ; *Bratia Karamazovy (Les Frères Karamazov)* [1880]). Il a identifié l'instruction à la « création de l'image de soi » puisque « à travers le processus d'enseignement, l'homme se connaît, apprend sa destination et le sens de vie »<sup>30</sup>.

En approfondissant cette idée de son prédécesseur, Nikolai Danilevskii a opposé deux types de cultures, la culture européenne et la culture orthodoxe slave. Il a montré que l'éducation historique est l'un des paramètres principaux pour leur comparaison<sup>31</sup>. Constantin Leontiev a opposé à cette vision de la finalité de l'instruction les valeurs nationales dans l'enseignement (« connaissance théorique », « vision vivante », « milieu culturel ») comme alternative à l'instruction occidentale<sup>32</sup>.

Sous le règne de Pierre le Grand, l'intérêt pour devenir européen était en contradiction avec la notion de fraternité (bien qu'on ait oublié que cette notion est issue du christianisme). Vladimir Soloviev a écrit dans son ouvrage *Tri razgovora (Trois Entretiens)* [1900] qu'il était impossible d'être un européen russe sans reconnaître que le christianisme dans toute son ampleur était le fondement idéologique de l'unité européenne. Nikolai Tchernychevskii dans son fameux pamphlet *Tchto delat' (Quoi faire ?)* [1862-1863] a constaté l'« égoïsme rationnel » de l'époque. Selon lui, l'intérêt privé se réalise pleinement quand il est destiné au bonheur de tous. Cependant, la politique de Pierre le Grand n'a été orientée que vers la formation d'une personnalité capable de conjuguer ses propres intérêts et ambitions avec le bien public.

Il faut remarquer que la tendance à l'universalisme a prédominé dans la politique éducative russe<sup>33</sup>, en général, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que la France, par exemple, a choisi le « nationalisme » dans ce dilemme philosophique et politique. Cependant, sous l'influence des idées françaises, tous les manuels russes de pédagogie, y compris ceux d'aujourd'hui, déclarent que la finalité de l'instruction nationale consiste en la transmission aux nouvelles générations de l'expérience accumulée afin d'« adapter les êtres humains à la vie sociale »<sup>34</sup>. La pédagogie est donc adressée à un homme abstrait dans une société abstraite.

le Reste » (Molino, 2010 : 102). De plus, comme l'a bien remarqué É. Durkheim, l'« hésitation » sensible entre l'attachement à « la grandeur et la gloire de l'État » et les « forces nationales » a été caractéristique aussi pour les États européens modernes (voir Durkheim, 1995 : 6, 106-107).

29. Doïstovskii, 1972-1991 : 24, 308.

30. Doïstovskii, 1972-1991 : 24, 126.

31. Danilevskii, 1995 : 46-48.

32. Leontiev, 1996 : 94-155.

33. Sur la politique nationale d'instruction publique et d'éducation en Russie à l'époque, voir, par exemple, Alston, 1969 ; Besançon, 1974.

34. Dzhurinski, 1998 : 6.

La passion de Catherine II pour les idées de l'universalisme humain<sup>35</sup> n'était certes pas un phénomène isolé, puisque ces idées prédominaient dans la pensée des Lumières, où elles se rattachaient à la compréhension originelle de la nature de l'homme. Ainsi, la plupart des philosophes de l'Encyclopédie se trouvaient sous l'influence de la gnoséologie de Locke et ont accepté son idée de l'homme comme être social et naturel dont l'âme est une *tabula rasa*, sur laquelle, comme sur une feuille blanche, s'écrivent les idées au fil de sa vie. Grâce à cela, l'âme humaine peut devenir encyclopédique et ses idées de plus en plus « universelles » ; l'homme devient donc plus parfait en se rapprochant ainsi du rêve fascinant, propre à ce siècle, d'un « royaume de la raison ». L'homme des connaissances scientifiques universelles rejette les « superstitions des siècles passés » et celles de sa patrie.

La difficulté d'interpréter l'expérience russe de l'instruction publique vient de ce qu'au fondement de la pédagogie, constituée en Russie durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, se sont combinées les idées de l'universalisme et du nationalisme, et donc de l'enseignement national. Ce dernier est devenu possible parce qu'en fait l'universalisme des auteurs français restait pédagogiquement inapplicable : il n'a pas pu engendrer de pratique pédagogique adéquate à son idée. C'est pourquoi Catherine II a suivi le conseil de Diderot et s'est intéressée à l'expérience de la Prusse et de l'Empire austro-hongrois, où avait été réalisée avec un grand succès la réforme de l'école. Avant d'examiner les aspects principaux de cette importation des idées pédagogiques allemandes en Russie, il convient de préciser les nuances qui distinguent l'utilisation des termes *éducation* et *enseignement*.

Le terme *obrazovanie*, que je traduis ici faute de mieux par « enseignement », est apparu dans la langue russe grâce à l'activité du célèbre pédagogue russe du XVIII<sup>e</sup> siècle, Nikolai Novikov. En russe, ce terme est composé de deux mots : *obraz* – image – et *obrazovanie* – donner l'image. Comme l'analyse sémantique le montre, le mot *enseignement* n'incluait pas, chez Novikov, de signification pédagogique, mais était lié à la formation de la personnalité. Ainsi, en expliquant le sens de ce terme, Novikov disait que « l'éducation unique est un véritable créateur de mœurs vraies » ; « l'objectif principal de l'éducation », ajoutait-il, « consiste à faire des enfants des gens biens et des citoyens utiles ». Il en a distingué deux types : l'éducation du corps (l'éducation physique) et l'éducation du cœur (l'enseignement moral et scientifique)<sup>36</sup>.

À l'époque de Catherine II, la Russie ne connaissait pas encore le mot *enseignement* dans le sens pédagogique puisque la pensée publique ne faisait pas encore de liaison entre la culture et l'enseignement ; le nouveau type de culture était

35. Les « rêveries étatiques » et l'« utopisme des projets des Monarques et de l'aristocratie cultivée et éclairée russes formées sous l'influence des Lumières sont bien décrites par Leonid Heller et Michel Niqueux dans le contexte de la formation de la « nouvelle race » et de la constitution de l'empire multinational russe (Heller, 1995 : 61-106). « Un rapprochement nous semble pourtant possible, l'intention « amélioratrice » et la rêverie sociale étant ici décisives : c'est l'espoir de voir se former, en peu de temps et grâce aux recettes proposées, une société parfaite » (Heller, 1995 : 72).

36. Cité dans *Izbrannyye otryvki iz istorii pedagogiki (Morceaux choisis d'histoire de la pédagogie)*, 1936 : 4, I, 179-183.

en train de se constituer et le canal de la transmission de ses valeurs (l'enseignement) n'était pas encore formé<sup>37</sup>.

Le caractère originel du mot *enseignement* a été montré par Léon Tolstoï. En 1862, alors que ce mot est déjà bien entré dans le langage courant et dans la littérature russe, il écrit l'article *Vospitanie i obrazovanie* (*Éducation et enseignement*), entièrement consacré à l'analyse de ces mots qui n'ont pas alors de sens précis. Il n'existe pas d'étude plus détaillée portant sur ces termes dans la pédagogie russe, et, malgré cela, l'article de Tolstoï n'est pas entré dans l'histoire de la pédagogie du temps prérévolutionnaire, pour des raisons qui ne sont point évidentes<sup>38</sup>. À l'époque soviétique, son oubli s'expliquait par des raisons idéologiques, et par conséquent, dans la pédagogie russe, il subsiste une confusion des termes et une absence de compréhension commune à leur propos. Selon Tolstoï, le mot russe *vospitanie* a des équivalents en allemand (*Erziehung*) et en français (éducation); le mot russe *prepodavanie* est traduisible en allemand par *Unterricht* et en français par enseignement, tandis que le mot *obrazovanie* n'a d'équivalent qu'en allemand (*Bildung*). Parfois on le traduit en français par les mots « instruction » ou « formation », le mot « culture » n'étant pas satisfaisant. Tolstoï oppose l'éducation, fondée sur la contrainte, « illégitime et injuste » à *Bildung*, libre et juste<sup>39</sup>.

Une particularité importante du terme *obrazovanie* a été définie par Vladimir Dalh au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur de *Tolkovij slovar' givogo velikorusskogo jazika* (*Dictionnaire raisonné du russe vivant*) [1863-1866]. Ce terme, selon lui, comporte l'idée de la formation de l'homme en conformité avec un exemple, un canon, un idéal servant de mesure<sup>40</sup>. Dans ce sens, le mot russe *obrazovanie* est un décalque du mot allemand *Bildung*, qui est une notion sémantique et socio-historique. Dans son sens sémantique, il a plusieurs significations. Premièrement, c'est en Allemagne que s'est formé un idéal de la culture qui, à la différence des autres types culturels européens, fut supranational et existait hors de la nation, même s'il ne pouvait pas ignorer les particularités culturelles des peuples qui composaient l'Allemagne. Deuxièmement, ce mot signifie la culture liée à la liberté humaine, surtout à la liberté spirituelle, et l'initiation à l'*obrazovanie* se réalise en ce sens à travers la connaissance. L'expérience allemande de la liberté a été réalisée

37. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la pensée sociale française, est apparue la problématique de la spécificité de la nature humaine, il est devenu nécessaire de trouver un mot pour définir l'essence de cette problématique. En français ce fut le mot *culture* auquel est lié le développement des capacités humaines, de la raison de l'homme et de sa mentalité, tandis qu'en russe, le mot *culture* n'est apparu qu'après 1837 (l'année de la mort de Pouchkine, qui ne l'a jamais utilisé). Ce mot impliquait l'humanité, l'instruction, l'éducation et la rationalité. Comme activité dont le but est de stimuler les forces dormantes dans l'être à éduquer et comme degré connu du développement de cette activité, cette notion est apparue pour la première fois dans le *Karmannyj slovar' inostrannikh slov* (*Dictionnaire de poche des mots étrangers*) [sous la dir. de N. Kirillov, 1846].

38. En témoigne, par exemple, la critique que P. Kapterev a adressée à C. Ushinski, selon qui il n'est pas possible de constituer un système d'éducation commun pour tous les peuples. Cette idée de Kapterev ignore en fait les travaux de Léon Tolstoï et elle est fondée sur l'identification des notions d'*enseignement* et d'*éducation* (voir Kapterev, 1914 : 40-44).

39. Tolstoï, 1989 : 205-231.

40. Dahl, 1979 : 613-614.

par les élites aristocratiques et en Russie par les décembristes] dans l'idéal de la *Bildung*. Cependant, cet élitisme, ou aristocratie, acquit un caractère spirituel et cessa finalement d'être lié de manière immédiate à la noblesse de sang. Enfin, troisièmement, cette notion est inséparable du système éducatif et de l'université, en particulier. « À la différence du dilettantisme « galant » propre au XVIII<sup>e</sup> siècle, la *Bildung* exigeait un caractère posé propre au système académique, ce qui l'a liée avec l'enseignement universitaire. Au siècle des Lumières, les salons bourgeois et aristocratiques, comme les mansardes, ont été des centres de la vie intellectuelle, tandis que les universités, comme des vestiges du Moyen Âge, ne restaient qu'à la périphérie. Au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont des Allemands qui ont élaboré la nouvelle conception des universités, les transformant en « temples de la science » (l'atmosphère de l'amitié dominante dans l'Université de Moscou semblerait impossible sans l'exemple allemand) »<sup>41</sup>.

Dans l'enseignement primaire et secondaire, la Russie est également l'héritière des pédagogues allemands. Ainsi, les principales stratégies pédagogiques choisies par la Russie ont été formulées dans le projet de *Generalnoe utchrezhdenie o vošpitanii omoikh polov unochestva* (*L'institution générale de l'éducation de la jeunesse des deux sexes*) signé par Catherine II le 12 mars 1764, sous l'influence de Frédéric II de Prusse, qui avait édité en 1763 son projet pédagogique *Le Règlement général de l'école nationale*. Ces deux projets se rallient au même dessein pour l'humanité : promouvoir le Bien public, commun pour l'ensemble du peuple, grâce à son instruction et à la création d'un système unique d'enseignement, également accessible à tous les ordres sociaux et aux deux sexes.

À cette époque, il y eut une révolution spirituelle d'une exceptionnelle importance chez les monarques européens consistant au refus « du pouvoir pour le pouvoir », de l'« inviolabilité » des privilèges d'État ; le pouvoir, se chargeant volontairement du bien-être du peuple confié à lui, crée les lois et les systèmes d'enseignement orientés vers le développement de l'initiative culturelle, vers le développement intellectuel et moral du peuple, l'éveil de son esprit et son épanouissement.

Frédéric II réalisa sa réforme scolaire, dont *Le Règlement* reflétait le nouvel idéal social de l'absolutisme éclairé, à savoir le bien de l'ensemble de la société et non le bien-être d'une de ses couches. Le développement économique se détermine, dans cette perspective, par le niveau de la liberté ou par les limites de la libération. La particularité des réformes survenues en Prusse puis en Autriche fut la libération de l'activité créatrice et noble de l'individu instruit. Afin de stimuler cette activité, on a rendu l'école générale nationale obligatoire. Le noble prussien Eberhard von Rochow crée ainsi l'école nationale primaire « rurale », qui correspondait à l'esprit des réformes.

E. von Rochow a essayé de mettre en pratique des idées philanthropiques dans l'école nationale secondaire. Le philanthropisme est une pédagogie de l'humanité. Il s'est fixé comme but de lier l'instruction à la nature et à la vie, de

41. Kagramanov, 1997 : 177.

« préparer des citoyens patriotes utiles pour la société, actifs et aimant la vie »<sup>42</sup>. Le fondateur de ce mouvement pédagogique, Johann Basedow, a synthétisé les idées de Comenius, de Rousseau et de Locke, et a créé un nouvel établissement éducatif, le *Philanthropinon*, dans lequel ont étudié des couches sociales privilégiées. L'« école des rêveurs et des utopistes » n'a pourtant pas existé très longtemps.

De grands contemporains de Rochow, les créateurs du rationalisme allemand (Kant, Fichte), pris dans l'impulsion spirituelle communiquée au pays par Frédéric II, ont créé la philosophie de l'esprit et le système des notions reflétant le développement de l'esprit. Cependant, si le rationalisme et l'idéalisme ne mènent pas de réflexion particulière sur l'esprit, la pédagogie de Rochow se consacre à l'esprit concret individuel ce qui requiert d'autres vecteurs de raisonnements philosophiques, qui ont été adoptés par la philosophie nationale russe ; elle a repris de manière créative les traditions de l'idéalisme allemand, et son système de notions est adéquat à la pratique pédagogique russe de cette époque.

La pédagogie de Rochow est entrée naturellement et organiquement dans la vie du pays dans la mesure où son idéal pédagogique s'inscrivait dans la tradition chrétienne européenne : chaque personne est une image de Dieu. La notion de *personnalité d'esprit* est également centrale pour la philosophie russe, dont le sens est « le rappel à l'homme interne, à la personnalité d'esprit »<sup>43</sup>. L'indifférence des systèmes éducatifs aux éléments secrets de l'âme a été douloureusement perçue par le christianisme dès le début de leur diffusion, ce qui a suscité la méfiance envers l'instruction (« la doctrine livresque ») et une polémique acharnée de plusieurs siècles. L'enseignement ou l'âme ? La raison éclairée par la formation, ou l'âme divine, éclairée par la lumière de la vérité sacrée ? Le débat de Constantinople du XIV<sup>e</sup> siècle entre Grégoire Palamas et Barlaam le Calabrais n'a pas surmonté le schisme, mais l'a affirmé entre l'esprit formé et l'âme divine de l'homme, et donc a approfondi la distinction entre la tradition occidentale rationaliste et la tradition spirituelle orthodoxe.

Aujourd'hui, la philosophie occidentale dénonce la destruction de la personnalité par les structures éducatives. Elle accuse l'école de « fabriquer des « esclaves instruits », alors que « l'esclave n'est pas actif »<sup>44</sup>. À l'origine de cette critique se trouve Friedrich Nietzsche (voir son ouvrage *Schopenhauer éducateur* [1874]). Dix ans avant que Nietzsche ne commence à écrire, pourtant, c'est un slavophile russe, Ivan Aksakov, qui a mis en garde contre le péril caché dans l'instruction publique: « La masse des savoirs mis mécaniquement dans la tête sans liaison organique, sans activité interne de l'esprit [...] produit des hommes mécaniquement formés, avec des connaissances non effectives et insuffisantes », des hommes « privés de fondement moral actif », des hommes « non héroïques »<sup>45</sup>. Ce type d'instruction attend la « liberté spirituelle »<sup>46</sup> et « pervertit la nature d'esprit ». Celle-ci « ne renforce pas l'homme, mais le rend faible », engendrant un conflit

42. Piskunov, 1976 : 33–34.

43. Ilin (Maltcheski), 2003 : 14.

44. Goritcheva, 1991 : 57.

45. Aksakov, 2002 : 674–675.

46. *Ibid.* : 58.

dans l'âme en « [écartant] l'homme des principes fondateurs du peuple auquel il appartient et qui sont, pour cette raison, essentiels à sa formation » : « L'homme, aliéné de la terre, devient étranger sur sa propre terre ».

Les méthodes de Rochow ont été orientées vers le développement de la capacité humaine à penser indépendamment, à définir clairement sa propre opinion, à élaborer des notions distinctes, etc. Comme écrit Kant dans son ouvrage *Qu'est-ce que les Lumières ?*: « *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières »<sup>47</sup>.

64

L'avantage de la pédagogie de Rochow réside dans sa tentative de surmonter la distinction non productive entre d'une part l'enseignement et la moralité de l'homme et, d'autre part, la notion de « raison personnelle », symbole de la synthèse entre l'enseignement et l'âme humaine. Il s'agit de la synthèse de laquelle est née une nouvelle qualité morale de la raison et de l'enseignement qui ne supprime pas, mais libère les forces morales structurantes dans l'âme. Cette idée de la raison est tout à fait conforme aux philosophies de Locke et de Kant, ainsi qu'à la conception des slavophiles russes.

De plus, dans la notion de « raison personnelle » se creuse la théorie de la raison comme image de Dieu dans l'homme<sup>48</sup>, de la raison comme jonction indissoluble des commencements intellectuels, volontaire et moral, comme puissance constante, libre et bonne, grâce à laquelle l'homme se voit comme le centre de l'être. Donc, les méthodes que Rochow a utilisées visaient à reconstruire la tradition chrétienne.

La pédagogie de Rochow a été conforme au dessein des monarques russes, parce qu'elle a été conçue comme le principe de grandes transformations sociales, capables de réveiller le peuple ; autrement dit, de remuer l'*ἀρετή* d'Aristote, la bonne puissance de l'esprit humain orientée vers le bien, ce qui est possible seulement à condition que chaque homme comprenne qu'il peut changer son destin. En raison de cela, il fallait stimuler la confiance en l'homme, son envie de connaître le monde, développer sa conscience de lui-même. La conscience de soi présuppose donc la volonté de rompre avec l'état naturel et de sortir de ses limites. Dans cette rupture, dans le refus de l'inauthentique, de l'empirique, du conditionné, l'homme reçoit sa liberté et la force d'esprit, il devient ainsi une personnalité spirituelle, « en affirmant seulement ce qui est vraiment humain » et « en négligeant ce qui n'est pas encore humain et n'est pas digne d'être dans l'homme comme l'image de Dieu »<sup>49</sup>. C'est un événement sacré de l'âme humaine dans lequel l'homme apprend « la dignité absolue de la personnalité ».

Le problème de l'autodétermination morale est aussi au centre de l'éthique de Kant, de la philosophie de Fichte et de la philosophie russe du XIX<sup>e</sup> siècle. « Dans la conscience de soi s'ouvre la nature active, créative de l'homme », « l'auto-activité de notre esprit » (écrit Léon Lopatine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle)<sup>50</sup>. « Éteignez la conscience

47. Kant, 2006 : 43.

48. Voir Grégoire de Nysse, 1943.

49. Ilin (Maltcheski), 2003: 18.

50. Ilin (Maltcheski), 2003: 60.

et la liberté, et vous éteindrez l'esprit, et l'homme ne sera plus l'homme », disait saint Théophane le Reclus<sup>51</sup>. « Dans cet esprit fort, vif et libéré par son propre idéal inconditionné se trouve le royaume de Dieu, dont il a été dit qu'il est à l'intérieur de nous »<sup>52</sup>. D'où l'idée d'Aksakov selon laquelle le but de l'instruction publique consiste à stimuler la conscience de soi dans les écoliers, et donc à les préparer à l'activité liée aux fondements vitaux du pays<sup>53</sup>.

Cependant, il faut remarquer qu'en général, la classe instruite russe du XIX<sup>e</sup> siècle est restée à l'abri de la question de la conscience et de « l'initiative spirituelle personnelle ». L'école de Rochow est une école nationale : « Ouvrir la raison, élever l'esprit, mettre la sagesse, la vérité et l'amour de la connaissance à la portée de tous, c'est un but de l'éducation nationale ». « L'éducation des fils véritables de la Patrie » a été une finalité de l'instruction publique nationale en Russie<sup>54</sup>. Conformément à cette mission, l'école est appelée à « améliorer le caractère national du peuple », à devenir « l'un des moyens importants d'unir les gens à la nation ». Le sentiment moral désire l'unité humaine morale, la nation. Celle-ci est donc une catégorie morale. C'est un espace de défense réciproque de la dignité et de l'honneur de chaque individu, le milieu du travail commun et du service réciproque.

Donc, dans le programme de l'instruction publique, la séparation entre les élites et les masses est effacée pour des raisons d'unité spirituelle, et la noblesse d'esprit devient la dignité du peuple. Frédéric II a contribué dans son pays au devenir de l'école nationale, ce qui s'est profondément reflété dans ses *Lettres d'amour à la Patrie*. Dans ces *Lettres*, Frédéric II convainc son ami d'examiner attentivement les idées des encyclopédistes français, surtout les suivantes : « la Terre est la demeure commune des gens »<sup>55</sup> ; « l'homme sage est un citoyen du monde, il se sent bien partout » ; la Patrie n'est qu'une « notion vide », etc. L'homme doit donc être indépendant, libre, vivre pour soi-même comme estimait Épicure, être impartial comme les stoïciens<sup>56</sup>.

Cependant, l'homme vit dans l'unité sociale, qui est une « convention tacite de tous les citoyens obligés de contribuer activement au Bien de toute la société », « une pluralité de défenseurs infatigables de la Patrie, sacrifiant pour elle leur tranquillité, leur santé et leur vie ». « La recherche du profit privé est certainement la raison principale de l'activité raisonnable de la plupart des gens mais pour la minorité riche, pour l'élite d'État, ce motif unique est honteux »<sup>57</sup>. Selon Frédéric II, l'amour de la Patrie est un trait essentiel de la conscience éthique, sans lequel il n'y a pas de principe moral en l'homme. De ce fait, l'éthique de Frédéric se différencie de l'éthique stoïcienne, et de son idéal d'apathie, tout comme de l'éthique kantienne et de son postulat selon lequel le comportement vraiment moral s'oppose à notre inclination naturelle<sup>58</sup>.

51. Saint Théophane le Reclus, 1991 : 43.

52. Ilin (Maltcheski), 2003 : 21.

53. Aksakov, 2002 : 664.

54. Rochow, 1797 : IV.

55. Frédéric II, 1780 : 42.

56. *Ibid.* : 50.

57. *Ibid.* : 46.

58. Kant, 1986 : 3, 463.

Le problème de l'enseignement national russe aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles venait de la combinaison, dans les réformes gouvernementales, de deux tendances contradictoires. La politique d'État dans le domaine de l'instruction était déterminée par *L'institution générale*. Ce document est pénétré de la confiance dans la force éducative et culturelle de l'instruction, mais, en même temps, ce ne sont pas les idées de l'enseignement national qui y prédominaient, mais les idées de l'universalisme supranational humain, fondées sur l'amour de l'humanité et, en même temps, sur la conviction qu'il est possible de fonder l'instruction publique sur l'idée générale, ou abstraite, de l'homme qu'il faut former.

66

La finalité de l'enseignement y est définie à la façon universaliste : ainsi, il doit assurer « l'éducation de l'homme et du citoyen parfait », et « produire par l'éducation la nouvelle espèce humaine »<sup>59</sup>, ou « un type nouveau d'homme russe-européen »<sup>60</sup>. L'instruction devrait donc conduire le développement de la Russie vers une « nouvelle » étape, expression qui implique une rupture entre le futur et le passé perçu comme sombre, et la rupture avec les traditions nationales et avec la foi. Cette stratégie de l'écart, orientée vers la perfection suprême et absolue, a engendré le nihilisme historique et les théories du progrès, qui n'avaient rien de traditionnel pour l'histoire nationale russe ni pour l'esprit du peuple. Elle a engendré une certaine défiance à l'endroit des fondements spirituels du peuple, qui a eu une grande importance historique et s'est manifestée, par exemple, dans la lutte officielle contre les slavophiles. De plus, cette stratégie a engendré l'arrogance des autorités par rapport aux masses et elle a accru la stratification sociale.

La thèse anthropologique qui prévaut dans ce document est la suivante : « l'éducation est la racine de tout bien et de tout mal »<sup>61</sup>. L'éducation parfaite doit donc former un individu parfait. Dans l'homme, il n'existe rien d'inaccessible, il n'y a rien de divin dans sa conscience, ce qui implique que l'homme doit se déterminer lui-même et se libérer lui-même. L'homme peut être « fabriqué » par le recours à des moyens pédagogiques parfaits. Cette position idéologique privait l'homme instruit de la responsabilité personnelle, de sa propre dignité, dans lesquelles se trouvent pour l'homme les racines du respect pour autrui et de soi-même.

Le document de Catherine II reflétait l'idée que l'homme est apte à l'universalisme humain. La philosophie « progressiste » a affirmé que l'homme n'est pas une image de Dieu, mais le produit du milieu, une *tabula rasa*, dans la terminologie de Locke, et que, pour promouvoir l'homme parfait, il n'est que de le

59. Betskoy, 1764 : 5. Il faut remarquer ici que l'éveil du patriotisme ainsi que celui du nationalisme en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle est en grande partie un fait littéraire. Dans les années 1803-1826 ont été publiés les 12 volumes de *Istoria gosudarstva rossijskogo (Histoire de l'État russe)* de N. Karamzine). Cet ouvrage a bien marqué le grand intérêt des intellectuels russes envers leur propre histoire (Voir Riasanovsky, 1976 : 120).

60. Raëff, 1996 : 82. Il faut insister sur la popularisation de la lecture à cette époque en Russie : « Ce qui frappe le lecteur de revues, almanachs et livres publiés dans la première décennie du xix<sup>e</sup> siècle, c'est leur ton intellectuel. [...] on n'y trouve plus de traces de sentiments d'infériorité culturelle [...] la génération contemporaine des Décembristes était parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans le monde [...]. Et c'était une familiarité [...] d'un homme cultivé et intéressé, non pas le dilettantisme superficiel d'un mondain ou d'un courtisan ennuyé » (*Ibid.* : 112).

61. Betskoy, 1764 : 5.

remplir avec les connaissances scientifiques universelles. Cette vision mécanistique de l'homme avec ses remarquables métaphores anthropologiques (« tabula », « feuille », « cire »), propres à l'universalisme humain, requiert le remplissage de son vide initial par l'universel, le parfait et le général. Cependant, si la nature humaine s'avère plus complexe que ne le suggèrent ces images superficielles, comment cette idéologie de l'instruction pourra-t-elle former l'âme de l'homme ?

Il faut souligner que, dans *L'institution générale*, le principe des nouvelles méthodes éducatives s'est réduit à deux notions : « remplir » (par la connaissance « parfaite ») et « faire que cette connaissance prenne racine dans l'esprit de l'enfant ». L'individu était donc considéré comme l'objet d'une action violente des forces spirituelles en vue du perfectionnement de l'âme. « Enraciner » en ce sens est un terme proche de « éliminer », « éradiquer », ou supprimer les principes spirituels et moraux que Dieu aurait inscrits dans chaque individu conformément à sa particularité ; en même temps, « enraciner » signifie imposer un perfectionnement qui vient de l'extérieur. Dans ce cas, le Bien imposé d'en haut sera perçu par l'individu non comme une conquête de ses propres forces, mais comme symbole d'une atteinte à sa liberté, et la méfiance cynique envers ce symbole sera dès lors considérée comme le signe d'une forte intelligence, qui aura surmonté la fausseté de cette éducation.

Pour en revenir au sujet de l'enseignement national qui doit former le nouveau type d'homme, patriote slave et en même temps européen par sa formation, il faut souligner encore une fois que cette idée a déterminé toute la politique d'instruction en Russie durant le XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, deux paradigmes se sont confrontés sur le plan de la politique et de l'enseignement, celui du conservatisme et celui du libéralisme. Le premier a apporté les idées de stabilité et de constance. Le second incarnait la nécessité de la réforme et de la modernisation de l'enseignement. Les conservateurs mettaient l'accent sur le patriotisme étatique<sup>62</sup> tandis que les libéraux défendaient des idéaux éducatifs indépendants des classes sociales, fondés sur les valeurs humaines universelles, et ils empruntaient largement le modèle éducatif occidental. L'intelligentsia russe des années 1860-1870, et notamment l'intelligentsia féminine, avec un célèbre « triumvirat de féministes » qui a été salué par John Stuart Mill, a obtenu la création de *cours supérieurs pour jeunes filles*. L'éducation a été considérée comme le moyen idéal pour placer les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes puisqu'elle permettrait aussi de leur assurer une autonomie. L'autre fait important est la création en Russie des universités populaires, un moyen de contourner la politique officielle<sup>63</sup>.

En France, c'est un slogan libéral révolutionnaire – « liberté, égalité, fraternité » – qui est à l'origine du nationalisme. En Russie, en revanche, le projet de fonder la

62. Ushinski, 1950 : 1, 51.

63. La plus célèbre de ces universités populaires fut l'université Chanjavski, du nom de son fondateur, un général qui avait fait fortune dans les mines d'or de Sibérie. Elle fut ouverte en 1908 à Moscou et accueillit en 1911 certains des 1000 étudiants chassés de l'université et des 130 professeurs qui avaient démissionné pour protester contre l'intervention de la police à l'Université de Moscou, en violation, précisément, de l'autonomie dont elle jouissait de nouveau depuis 1906. Nikolai Speranski fut l'un des fondateurs de cette université populaire, fermée après la révolution, et remplacée par un système d'universités populaires de vulgarisation scientifique et idéologique.

nation est issu « d'en haut » et il est lié au renforcement des tendances conservatrices dans la politique de Nicolas I<sup>er</sup>. Comprenant l'importance de l'enseignement supérieur de type universel (dans le sens initial de l'université), le professeur Georges Frédéric Parrot, de l'université de Dorpat, a écrit dans sa note symbolique de 1803, adressée à l'Empereur Alexandre I<sup>er</sup>, à propos de la nécessité de faire de l'enseignement supérieur une institution nationale qui conduirait la nation vers la science : « Le but est de donner à la nation russe de véritables universités nationales. L'intelligence doit, enfin, être enracinée dans la société. Pour parvenir à cela, il est nécessaire de créer une masse d'hommes bien formés auxquels on peut confier l'instruction de la nation sans s'adresser à des étrangers. Cependant les étrangers doivent ici apporter les premières bases »<sup>64</sup>. Nicolas I<sup>er</sup> répondit à cette note adressée à son prédécesseur en restaurant les stages des étudiants à l'étranger<sup>65</sup> et fonda l'Institut des professeurs, dans lequel fut formée une génération de savants russes initiés aux idées de l'université « classique » au sens humboldtien<sup>66</sup>. Nicolas I<sup>er</sup> assura le caractère national des universités russes à travers la création des écoles scientifiques russes et par le développement de la science qu'il chercha à rendre plus accessible au peuple.

Il est significatif que le nationalisme russe dans les questions d'enseignement se soit bien cristallisé avant tout dans le milieu aristocratique. Ainsi, dès les années 1820, dans les articles des membres de la Société de Lubomudry<sup>67</sup> et des décembristes, était perceptible la différence entre l'approche occidentale (l'homme comme « idée abstraite ») et l'approche russe (l'homme comme « âme vivante du peuple ») de la question éducative et de son importance culturelle et historique. Même si leurs pensées manquaient d'une véritable unité, les décembristes avaient ceci en commun qu'ils voulaient faire de l'éducation un facteur décisif de la culture nationale. Ils critiquaient les valeurs culturelles occidentales et affirmaient que l'idéal de l'enseignement est enraciné dans la mentalité du peuple ou dans les traditions culturelles nationales. La source du « principe du peuple » dans l'instruction se trouve

64. Bienemann, 1902: 327.

65. Si au début du XIX<sup>e</sup> siècle quelques ressortissants des familles aristocratiques russes ont assisté aux cours de Schelling et de Hegel en Allemagne, vers la fin du même siècle des centaines d'étudiants russes ont fait leurs études de médecine, d'histoire ou de chimie dans les universités allemandes et suisses. Ce sont eux qui appartenaient à la couche sociale connue sous le nom d'« intelligentsia » (terme qui provient de l'expression allemande « *bürgerliche Intelligenz* »). Sur l'origine du terme « intelligentsia » dans la langue russe voir Vinogradov, 1994 : 227-229. Deux décennies avant la Première guerre mondiale, l'université de Marbourg a été en quelque sorte « la Mecque » pour les russes intéressés par la philosophie.

66. Les Lumières pensaient déjà l'université, figée dans sa structure de corporation, comme une institution vouée à la disparition (voir Renaut, 2008 : 107-108). La vague des réformes et des transformations de l'université a radicalement changé cette idée. Il s'agit d'abord du modèle français, selon lequel l'université est gouvernée et contrôlée par l'État (en France, c'est l'État qui enseigne, comme le remarquait Hippolyte Taine (Taine, 1867 : 381), puis de l'université humboldtienne, disposant d'une autonomie large et combinant les fonctions de l'enseignement et de la recherche.

67. Lubomudry représentait le cercle littéraire et philosophique actif à Moscou dans les années 1823-1825. Voir, par exemple, les ouvrages de Stepan Shevyrëv *Ob otnochnii semejnogo vošpitania k gosudarstvennomu* (*Du rapport de l'éducation familiale à l'éducation étatique*) [1842] et de Mikhaïl Pogodine *Parallel' russkoj istorii s istoriej evropejskikh gosudarstv otnositelno natchala* (*Le parallèle de l'histoire russe avec l'histoire des États européens à propos du principe fondamental*) [1846].

dans la conviction que le gouvernement doit assurer le contrôle de l'instruction publique. Ce qui rassembla les représentants de ces conceptions philosophiques fut qu'ils considéraient l'orthodoxie comme religion de la « sagesse domptée » – pour reprendre l'expression oxymorique de Nikolai Berdjajev –, et le principe du peuple comme fidélité à l'ordre traditionnel dont la constitution, dans la conscience publique, est obtenue grâce à l'enseignement<sup>68</sup>.

Dans les années 1830-1840, Nicolas I<sup>er</sup> introduisit dans l'idéologie de l'État l'idée originelle de l'« université russe » comme élément du système national éducatif. En prenant son poste de ministre de l'Instruction publique<sup>69</sup>, en 1833, Sergeï Uvarov, dans sa note de programme, reprocha à ses prédécesseurs l'absence « du seul programme parfait joignant les bienfaits de l'instruction européenne aux avantages de l'ethnie », en raison de quoi les universités, à ses yeux, n'avaient « pas encore apporté les bienfaits attendus et se fanaient partout comme des plantes étrangères, qui ne lancent pas de racines et ne promettent aucun résultat »<sup>70</sup>.

Uvarov mena donc une vaste réforme de l'instruction publique en faveur d'une rénovation de l'idéal de la science ; il exposa les bases de cette réforme dans sa fameuse triade idéologique : « l'orthodoxie, l'autocratie et le principe national ». Il confirma la « nécessité d'être Russe par l'esprit avant de tâcher d'être européen par la formation »<sup>71</sup>, ce qui signifiait, au fond, la fusion de ces deux idées tout en mettant l'accent sur le caractère national de l'université russe<sup>72</sup>.

Il est remarquable que dans la triade d'Uvarov, l'orthodoxie occupe la première place en un temps où la Russie était un pays multinational et multiconfessionnel, alors que l'« autocratie » ne se situe qu'à la seconde place. L'élément primordial de cette triade n'est donc pas l'Empereur, dont le pouvoir envahissait pourtant la vie

68. Depuis la guerre avec Napoléon en 1812, le rapport du gouvernement d'Alexandre I<sup>er</sup>, qui a inventé la première charte universitaire libérale en Russie en 1804, avec l'enseignement en général et avec l'université en particulier, a beaucoup changé. Cette transformation s'est montrée dans la tentative du gouvernement de revenir aux fondements spirituels de la culture russe, qui sont issus avant tout de l'orthodoxie. La contradiction apparue dans la nouvelle politique étatique consistait dans le mélange de principes laïcs (par exemple, l'autonomie universitaire) avec les éléments de la religiosité officielle du pouvoir. Dans toutes les universités russes ont été ouvertes des chaires de théologie, qui n'étaient pas prévues par la Charte universitaire de 1804, et c'était là un prodrome de la campagne politique anti-universitaire en Russie. Confronté à la réforme de la société, dans la situation de l'approfondissement des relations culturelles avec les pays occidentaux, et face à la montée de l'opposition au pouvoir du côté des esprits libres, le gouvernement russe cherché un appui dans les complexes religieux stables.

69. Il n'est pas inutile de préciser que le Ministère de l'Instruction publique n'a été créé en Russie qu'en 1802.

70. Cité par Chevtchenko, 2003 : 231, 235.

71. Uvarov, 1875 : 506. Il faudrait ajouter qu'Uvarov, qui avait fréquenté Goethe, les frères Humboldt, Mme de Staël, etc. voulait fonder une civilisation nationale en mettant à profit toute l'expérience de l'Europe, faire de la Russie l'intermédiaire entre l'Europe et l'Orient (cf. Koyré, 1976 ; Whittaker, 1984).

72. De là vient le patriotisme d'Uvarov dans le domaine de l'instruction, fondé sur le philhellénisme, car il insiste sur l'étude des langues anciennes et de la théologie. Ainsi Fr. Nethercott écrit : « Un tel patriotisme fondé sur le philhellénisme fait certes écho aux tentatives d'un Winckelmann, d'un Fichte ou encore d'un Herder pour rechercher les origines d'une identité nationale, même si — publiquement du moins — ces penseurs allemands devaient être refoulés comme porteurs d'une idéologie nuisible » (voir Nethercott, 1996). L'appel au modèle ancien permet, selon Uvarov, de construire une identité nationale en évitant le passage par l'Occident moderne, mais en faisant appel aux Pères de l'Eglise grecs et latins.

de tous les peuples soumis à lui, mais le fait qu'il existe une foi principale et un peuple principal. Cette posture, ainsi que les sentiments de patriotisme et de fierté nationale après les guerres napoléoniennes, déstabilisaient déjà l'Empire et allaient dans le sens d'une opposition entre le centre de l'Empire et sa périphérie. À l'idée de l'europanisme impérial s'est ainsi substituée celle du développement national, qui ne répondait aucunement au statut de l'Empire russe, dans lequel l'idée européenne était envisagée comme le bien commun unifiant des peuples différents.

70

Il ne faut pas oublier que, à la différence de la Russie, les petits États européens nationaux étaient liés par une histoire commune : le Saint Empire romain, le catholicisme, les luttes des rois avec la papauté, des Catholiques avec les Protestants, etc. La nation française est d'origine historique plus qu'ethnique (à la différence de l'Allemagne)<sup>73</sup>. L'Europe, en général, est, dans son principe, un mélange de peuples<sup>74</sup>, et c'est pourquoi le nationalisme y a été seulement une étape historique, une solution politique répondant à des problèmes temporaires.

L'idée d'empire en Russie est venue d'Europe. Là où les despotismes se contentaient de rassembler les peuples dans un troupeau unique, en essayant de maîtriser leur brutalité primitive par la cruauté despotique, les Empires tentaient d'amener des peuples jeunes et sauvages dans le domaine du droit et de les accoutumer à certaines normes de vie civilisées<sup>75</sup>. Pour la Russie, il fallait emprunter la voie impériale-européenne, en unifiant des peuples différents grâce à l'idée du bien commun européen. C'est l'europanisme qui a rendu la Russie victorieuse (de la guerre avec les Suédois jusqu'à la guerre napoléonienne), tandis que le nationalisme l'a menée à la défaite dans la guerre de Crimée (1853-1856)<sup>76</sup>.

Sous le règne de Nicolas I<sup>er</sup>, le paradigme de l'État considéré comme une institution qui crée et sauvegarde le bien commun est donc complété par le paradigme de la souveraineté nationale, ou, disons plutôt qu'au principe légitimant le bien universel se substitue le principe de l'unité spirituelle entre le souverain et le peuple. Par là, l'autocratie et le principe de la nationalité sont ajoutés à l'orthodoxie : le principe de la nationalité est une incarnation de l'identité nationale de l'État, l'orthodoxie marque le caractère religieux de cette identité. L'histoire s'écrit de nouveau : le despotisme éclairé du XVIII<sup>e</sup> siècle laisse la place au développement des principes nationaux<sup>77</sup>.

Le nationalisme, la phobie des ethnies minoritaires, la russification ont mené à la déstabilisation de l'équilibre polyethnique de l'Empire. « La Russie sera

---

73. Peloille, 1996 : 103.

74. Herder, 1977 : 476.

75. Le caractère européen de cette idée a été montré encore par Kant, qui propose l'idéal d'une sécurité juridique des différents peuples habitant à l'intérieur de l'État unique. Ce type d'État, selon Kant, ne peut être réalisé que dans l'état civil universel, ce qui est possible seulement sous la condition de l'« union des peuples ». Entrer dans cet État et « sortir de l'état de la barbarie qui ne connaît pas les lois » et à travers cela surmonter l'antagonisme entre les gens et les États, constitue un but de l'humanité (Kant, 1994 : 1, 115).

76. Pogodine, 1846 : 345-346, 359.

77. Voir la remarquable analyse du nationalisme étatique de Nicolas I<sup>er</sup> dans l'ouvrage fameux de Nicholas V. Riasanovsky, *Nicholas I and Official Nationality in Russia, 1825-1855*.

au sommet des buts impériaux mondiaux quand elle surmontera son ancienne politique nationaliste, qui, par essence, est contraire à l'esprit du peuple russe... Notre politique deviendra pour la première fois vraiment nationale quand elle cessera d'être violente et extrêmement nationaliste. Une telle politique nationale est absolument en contradiction avec l'idée d'un grand empire mondial. [...] »<sup>78</sup>.

Ainsi la politique de Nicolas I<sup>er</sup> se voit inversée. L'héritage de Pierre le Grand issu de la culture nord-européenne a été récusé<sup>79</sup>. En entraînant la Russie dans une guerre avec l'Allemagne, le pouvoir autocratique a opéré une révision finale de cet héritage<sup>80</sup>. Son refus avait une profonde charge symbolique. Les autocrates et les tsars peuvent être faibles. On peut rappeler qu'Alexandre III n'a jamais concrétisé son slogan « La Russie n'est que pour les Russes ». La Révolution de 1905, la guerre entre la Russie et le Japon dans les années 1904-1905, la Première guerre mondiale ont éveillé les pires instincts des gens. La masse dont ont traité beaucoup de philosophes, de Berdjajev à José Ortega y Gasset et Elias Canetti, a alors fait son apparition. « Le nouveau type anthropologique est sorti de la guerre qui a donné des cadres bolchevistes »<sup>81</sup>. C'était une crise de l'Empire et du christianisme qui, seul, peut être supranational (il n'est pas fortuit que Soloviev ait évoqué ses rêves de théocratie mondiale dans l'Empire universel). Fedotov a remarqué aussi : « Les deux derniers empereurs, élèves et victimes du slavophilisme réactionnaire, en ignorant le style impérial de la Russie, l'ont coupée de ses racines »<sup>82</sup>.

Cette déformation de l'Empire russe s'est greffée sur la crise européenne à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, le nationalisme de la famille monarchique s'est répandu très vite dans les différents ordres sociaux. L'Ambassadeur français de l'époque, Maurice Paléologue, en a conclu que la Russie « ne [pouvait] être sauvée que par la révolution nationale »<sup>83</sup>. La Révolution de février 1917 a détruit le

78. Berdjajev, 1918 : 11. Le nationalisme russe depuis le règne de Nicolas I<sup>er</sup> vient du nationalisme européen comme une des conséquences des guerres napoléoniennes : « La doctrine du nationalisme officiel reflétait tout à fait l'étape de l'évolution générale européenne » (voir Riasanovsky, 1961 : 267).

79. L'histoire russe a été très étroitement liée à l'histoire intellectuelle européenne, surtout allemande. Sur ce sujet voir Riasanovsky, 1976 : 104-105, 134-135.

80. Cela concerne aussi directement le transfert de l'idée allemande de l'université en Russie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. La philosophie, mise à la base de l'enseignement universitaire par les philosophes allemands, a été suspectée en Russie plus que les autres sciences. En 1835, la faculté de philosophie a été divisée en deux départements : le département des sciences philologiques et historiques, et le département des sciences physiques et mathématiques. L'enseignement de la philosophie dans les autres facultés a été supprimé en vue de la défense des jeunes gens contre la « sagesse attirante » des systèmes philosophiques nouveaux. Seuls les cours de logique et de psychologie étaient désormais enseignés par les professeurs de théologie et par des cléricaux orthodoxes. En 1850, Nicolas I<sup>er</sup> interdit, à la demande du ministre de l'Instruction publique, le comte Chirinski-Chikhmatov, l'enseignement de l'épistémologie, de la métaphysique, de l'éthique et de l'histoire de la philosophie, même à la faculté de philosophie. L'expression du ministre est bien connue : « L'utilité de la philosophie est douteuse tandis que le dommage est évident ». En 1850, la faculté de philosophie a été supprimée et ces deux départements sont devenus des facultés indépendantes. « Depuis l'avènement au trône de Nicolas I<sup>er</sup> l'Instruction n'est plus un mérite mais un crime aux yeux du gouvernement ; les Universités sont tombées en disgrâce » (voir Soloviev, 1915 : 120).

81. Berdjajev, 1991 : 230.

82. Fedotov, 1992b : 2, 322.

83. Paléologue, 1991 : 106.

despotisme et devait apporter la démocratie. Cependant, la démocratie à la mode russe au début du XX<sup>e</sup> siècle n'a pas pu donner l'idée du Bien commun à tous les peuples de la Russie. L'empire des bolcheviks est apparu. Il semblait fondé sur la nouvelle idée suprême, celle du marxisme international, alors que pratiquement l'absence de droits, un pseudo-internationalisme, un nationalisme réel, une soumission des petits peuples, l'antisémitisme, l'anti-européanisme, la violence et l'uniformité étaient devenus ses nouveaux principes. En fait, l'Empire de l'extérieur fut un despotisme totalitaire à l'intérieur. L'idée internationaliste de la dictature prolétarienne et de la haine des classes a changé l'idée tolérante de l'Empire. Dans ces conditions, l'Europe a été considérée comme ennemi essentiel<sup>84</sup>. Semën Frank a écrit : « Mais un tel despotisme totalitaire, c'est-à-dire illimité et universel, réalisé avec succès, est un mode de vie évidemment et radicalement contradictoire avec le mode de vie européen, avec la démocratie libérale. Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, les peuples de l'Europe vivaient avec la conscience que le despotisme asiatique de la monarchie russe était un ennemi naturel de la liberté occidentale et de la démocratie. Ce faisant, on ne prenait pas en considération le fait que les réformes de Pierre le Grand, d'Alexandre I<sup>er</sup> et de Catherine II, ainsi que le développement de l'enseignement et l'accroissement de la bourgeoisie urbaine, européanisaient petit à petit la Russie et y implantaient les fondements de la culture européenne, la liberté civile, sinon politique. Par contre, pour la première fois depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, le « despotisme asiatique » était implanté en Russie par un gouvernement soviétique ; il ne différait des despotismes asiatiques archaïques que parce qu'il était lié au développement technique ; il a pu devenir un vrai despotisme totalitaire »<sup>85</sup>.

En réalité, le despotisme soviétique, qui était lié au processus européeniste, a opéré une mutation vers un statut impérial, après la mort de Staline : l'État s'est proclamé Nation – avec la tentative évidente de créer la nation impériale (une « nouvelle communauté historique, le peuple soviétique ») –, le Parti communiste est devenu celui de tout le peuple, c'en était fini de l'esclavage dans les camps de concentration, le festival de la jeunesse eut lieu en 1957 et le rideau de fer tomba.

Cependant, l'idée du nationalisme a été brandie par certaines sommités contre les tendances libérales apparues en Russie. Elle a pourtant porté au pays un coup plus destructeur que celui dont on accuse habituellement les partisans du libéralisme.

— Anastasia YASTREBTSEVA

Maître de conférences, Faculté de Philosophie, Université de Moscou  
«Ecole des hautes études en sciences économiques» (EHESI)

84. Bounine, 1990 : 102.

85. Frank, 2001 : 321.

## Œuvres citées

- AKSAKOV, Ivan (2002) : *Pourquoi il est tellement difficile de vivre en Russie ? (Pochemu tak trudno zhit' v Rossii ?)*. Moscou : ROSSPEN.
- ALSTON, Patrick L. (1969) : *Education and the State in Tsarist Russia*. Stanford : Stanford UP.
- ANDREEV, Andreï (2005) : « La fondation de l'Université à Moscou et les liaisons universitaires russo-allemandes au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle » (« Osnovanie Moskovskogo Universiteta i russko-nemetskie svjazi v seredine XVIII veka »). *Vestnik istorii, literatury i iskusstva*. 1 : 353-366.
- (2008) : « Le début de l'enseignement universitaire en Russie : les points de vue de l'historiographie russe et étrangère » (« Nachalo universitetskogo obrazovania v Rossii : točki zrenija rossijskoj i zarubezhnoj istoriografii »). *Natsionalnaja istorija*. 4 : 157-169.
- ASLANOFF, Serge (1986) : *Manuel typographique du russe*. Paris : Institut d'études slaves.
- BELISSA, Marc (2010) : *La Russie mise en Lumières. Représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Éditions Kimé.
- BERDJAËV, Nikolaj (1918) : « Nationalisme et impérialisme » (« Natsionalizm i imperialism »). *Le destin de la Russie. Expériences sur la psychologie de la guerre et de la nationalité (Sud'ba Rossii. Opyty po psikhologii vojny i natsional'nosti)*. Moscou : Izdatel'stvo G. Lemana i S. Zakharova : 11-13.
- (1990) : *Le sens de l'histoire (Smysl istorii)*. Moscou : Mysl'.
- (1991) : *La connaissance de soi (Samopoznanie)*. Moscou : Kniga.
- BÉRÉLOWITCH, Wladimir (1993) : « La France dans le "Grand Tour" des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Cahiers du Monde russe*. Paris : EHESS. 34 : 1-2 : 193-209.
- BESANÇON, Alain (1974) : *Education et société en Russie dans le second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Haye : Mouton.
- BETSKOJ, Ivan, Dir. (1764) : *L'institution générale de l'éducation de la jeunesse des deux sexes (General'noe uchrezhdenie o vospitanii oboikh polov junoshestva)*. Saint-Pétersbourg : Tipografija I. Schnora.
- BIENEMANN, Freidrich (1902) : *Der Dorpater Professor G.F. Parrot und Kaiser Alexander I*. Reval: Kluge.
- BOCHANOV, Alexandre (2002) : *L'autocratie. L'idée du pouvoir tsariste (Samoderzhavie. Ideja tsarskoj vlasti)*. Moscou : Russkoe slovo.
- BOUNINE, Ivan (1990) : *Les jours maudits (Okajannye dni)*. Moscou : Sovetskij pisatel'.
- BRIKNER, Alexandre (1902-1903) : *Histoire illustrée de Pierre le Grand (Illustrirovannaja istorija Petra Velikogo)*. Saint-Pétersbourg : Tipografija P. Sojkina.
- CONFINO, Michael (1991) : « Idéologies et mentalités : Intelligentsia et intellectuels en Russie aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles ». *Société et mentalités collectives en Russie sous l'Ancien régime*. Paris : Institut d'Études slaves : 389-421.

- DAHL, Vladimir (1979) : *Dictionnaire de la langue vivante russe (Slovar' zhivogo russkogo jazyka)*. Moscou : Russkij jazyk.
- DANILEVSKIJ, Nikolaj (1995) : *La Russie et l'Europe (Rossija i Evropa)*. Saint-Pétersbourg : Glagol.
- Décrets de l'Académie des sciences de l'URSS (Ustavy Akademii nauk SSSR)* (1975). Moscou : Nauka.
- DELORT, Robert (1965) : *La Moscovie du XVI<sup>e</sup> siècle vue par un ambassadeur occidental Herberstein*. Dir. Robert Delort. Paris : Calmann-Lévy.
- DOSTOEVSKIJ, Fëdor (1972-1991) : *Œuvres complètes*. Leningrad : Nauka.
- DULAC, Georges (2010) : « La Russie : d'une encyclopédie à l'autre, 1751-1788 ». *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages de Jacques Proust*. Dir. Marie Leca-Tsiomis. Paris : CIEDS : 129-150.
- DURKHEIM, Émile (1995) : *Leçons de sociologie : physique des moeurs et du droit*. Paris : PUF.
- DZHURINSKIJ, Andrej (1998) : *Pédagogie (Pedagogika)*. Moscou : INFRA-M (3<sup>ème</sup> édition).
- FEDOTOV, Georgij (1992a) : « L'étude de la Russie » (« Izuchenie Rossii »). *Le destin et les péchés de la Russie : Articles choisis sur la philosophie de l'histoire et de la culture russe (Sud'ba i grekhi Rossii : Izbrannye statji po filosofii istorii i russkoï kulture)*. Saint-Pétersbourg : Sofija : 1 : 122-126.
- (1992b) : « Le destin des Empires » (« Sud'ba Imperij »). *Le destin et les péchés de la Russie : Articles choisis sur la philosophie de l'histoire et de la culture russe (Sud'ba i grekhi Rossii : Izbrannye statji po filosofii istorii i russkoj kulture)*. Saint-Pétersbourg : Sofija : 2 : 304-329.
- FLORENSKIJ, Pavel Alexandrovitch & BULGAKOV, Sergej Nikolaevitch (2001) : *Perepiska svjaschennika Pavla Alexandrovitcha Florenskogo so svjaschennikom Sergeem Nikolaevitchem Bulgakovym (Correspondance entre le prêtre Pavel Alexandrovitch Florenskij et le prêtre Sergej Nikolaevitch Bulgakov)*. Tomsk : Vodolej.
- FRANK, Semën (2001) : « L'impérialisme soviétique » (« Sovetskij imperialism »). *Non lu (Nepročitannoe)*. Moscou : Moskovskaja shkola politicheskikh issledovanij : 316-326.
- FRÉDÉRIC II (1780) : *Lettres d'amour à la Patrie*. Saint-Pétersbourg : Imperatorskij kadetskij korpus.
- GORICHEVA, Tatjana (1991) : *L'orthodoxie et le postmodernisme (Pravoslavie i postmodernism)*. Leningrad : LGU.
- GRÉGOIRE de Nysse (1943) : *La création de l'homme*. Paris : Le Cerf.
- HELLER, Leonid, NIQUEUX, Michel (1995) : *Histoire de l'utopie en Russie*. Paris : PUF.
- HERDER, Johann Gottfried von (1977) : *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité*. Moscou : Nauka.
- IL'IN (MALCHEVSKIJ), Nikolaj (2003) : *La tragédie de la philosophie russe (Tragedija russkoj filosofii)*. Saint-Pétersbourg : Pervaja linija.

- IVANOV-RAZUMNIK, Razumnik (1908) : *L'histoire de la pensée sociale russe (Istorija russkoj obshchestvennoj mysli)*. Saint-Pétersbourg : s.p.
- KAGRAMANOV, Jurij (1997) (récupéré le 20.11.2012) : « La démocratie et la culture » (« Demokratija i kultura »), 1, <[http://magazines.russ.ru/novyj\\_mi/1997/1/kagram-pr.html](http://magazines.russ.ru/novyj_mi/1997/1/kagram-pr.html)>
- KAMENEV, Sergej (1936) : *Morceaux choisis d'histoire de la pédagogie (Izbrannye otryvki iz istorii pedagogiki)*. Moscou : Uchebnoe pedagogicheskoe izdatel'stvo : 4.
- KANT, Emmanuel (1986) : « La métaphysique des mœurs ». *Œuvres philosophiques*. Paris : Gallimard. Collection « Bibliothèque de la Pléiade ».
- (1991) : « Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique ». *Œuvres en allemand et en russe (Sochinenija na nemetskom i russkom jazikakh)*. Moscou : AO Kami : 1.
- (2006) : « La réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? ». *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*. Paris : Flammarion.
- KANTOR, Vladimir (2008) : *Saint-Pétersbourg : l'Empire russe, le chaos russe. Vers le problème de la conscience d'empire en Russie (Sankt-Peterburg : Rossijskaja imperija protiv rossijskogo khaosa. K probleme imperskogo soznanija v Rossii)*. Moscou : ROSSPEN.
- KAPTEREV, Pëtr (1914) : *La nouvelle pédagogie russe, ses idées, ses tendances et ses auteurs principaux (Novaja russkaja pedagogija, ee glavneïchie idei, napravlenija i dejateli)*. Saint-Pétersbourg : Tipografija F. Mjasnova.
- KARAMZINE, Nikolaj (1984) : *Oeuvres*. Léninegrad : s.p.
- KAREEV, Nikolaj (1887) : *Les questions principales de la philosophie de l'histoire (Osnovnye voprosy filosofii istorii)*. Saint-Pétersbourg : Mir Bozhij.
- KOYRÉ, Alexandre (1976) : *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Gallimard.
- LEIBNIZ, Gottfried (1875) : *Œuvres*. Paris : Édition de L .A. Foucher de Careil.
- LEONTIEV, Constantine (1996) : « Le byzantisme et les Slaves » (« Vizantizm i Slavjanstvo »). *L'Est, la Russie et les Slaves (Voŝtok, Rossija i Slavjanstvo)*. Moscou : Respublika : 94-155.
- LOTMAN, Yurio (1997) (récupéré le 21.11.2012) : « La modernité entre l'Est et l'Ouest » (« Sovremennoŝ' mezhdu Voŝtokom i Zapadom », n°9). <[www.philology.ru/literature2/lotman-97.htm](http://www.philology.ru/literature2/lotman-97.htm)>.
- MOLINO, Jean (2010) : « Sortir du grand européen. À propos de la *Prosperité du vice* de Daniel Cohen ». *Esprit* : 10 : 99-130.
- NETHERCOTT, Frances (1996) : « L'établissement du système scolaire en Russie (1800-1850) : référence française ou référence allemande ? ». *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'homme : 2474 : 187-204.
- PALÉOLOGUE, Maurice (1991) : *La Russie des Tsars pendant la grande guerre (Tsarskaja Rossija vo vremja mirovoj vojny)*. Moscou : Mezhdunarodnye otnoshenija.

- PELOILLE, Bernard (1996) : « Enquête sur une disparition : La notion d'identité nationale comme négation de la nation ». *La Pensée*. 308 : 97-114.
- PIPES, Richard, Dir. (1961) : *The Russian Intelligentsia*. New York : Columbia University Press.
- PISKUNOV, Alexandre (1976) : *Les problèmes de la formation professionnelle et de l'éducation dans la pédagogie allemande du XVIII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle (Problemy trudovogo obuchenija i vošpitanija v nemetskoj pedagogike XVIII-nachala XX veka)*. Moscou : Pedagogika.
- POGODINE, Mikhaïl (1846) : « Pierre le Grand ». *Fragments historiques et critiques (Istoriko-kriticheskie fragmenty)*. Moscou : Tipografija A. Semena.
- PRESNJAKOV, Alexandre (1990) : « Le royaume de Moscou » (« Moskovskoe tsarstvo »). *Les autocrates russes (Russkie avtokraty)*. Moscou : Kniga.
- RAEFF, Marc (1990) : *Politique et culture en Russie : XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris : EHESS.
- RENAUT, Alain (2008) : *Quel avenir pour nos Universités? Essai de politique universitaire*. Paris : Timée-Éditions.
- REY, Marie-Pierre (2002) : *Le Dilemme russe. La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*. Paris : Flammarion.
- RIASANOVSKY, Nicholas V. (1961) : *Nicholas I and Official Nationality in Russia, 1825-1855*. Berkeley : University of California Press.
- (1976) : *A Parting of Ways. Government and the educated Public in Russia, 1801-1855*. Oxford : Clarendon Press.
- ROCHOW, Eberhard von (1797) : *L'amie d'enfance (Drug detstva)*. Saint-Pétersbourg : Tipografija Brunkova.
- SAINT THÉOPHANE LE RECLUS (1991) : *Qu'est-ce que la vie spirituelle et comment l'accorder ? (Chto takoe dukhovnaja zhizn' i kak na nee nastroit'sja ?)*. Leningrad : Znanie.
- SAMARINE, Jurij (1996) : *Œuvres choisies*. Moscou : ROSSPEN.
- SHEVCHENKO, Maxim (2003) : *La fin d'une grandeur (Konets odnogo velichija)*. Moscou : Tri kvadrata.
- SOLOVIEV, Vladimir (1915) : *Mes notes pour mes enfants et, s'il est possible, pour les autres (Zapiski dlja detej moikh, a esli mozhno, i dlja drugikh)*. Saint-Pétersbourg : Prometej.
- (1989) : « Le monde de l'Est et de l'Ouest » (« Mir Vostoka i Zapada »). *Œuvres*. Moscou : Pravda.
- TAINÉ, Hippolyte (1867) : *Vie et opinions de F.-T. Graindorge*. Paris : Hachette.
- TOLSTOÏ, Léon (1989) : *Les œuvres pédagogiques*. Moscou : Pedagogika : 205-231.
- USHINSKI, Constantine (1950) : *Œuvres complètes*. Moscou : Leningrad : Izdatel'stvo APN RSFSR : 1.
- UVAROV, Sergej (1875) : « Rapport de l'examen de l'Université de Moscou » (« Doklad o revisii Moskovskogo Universiteta »). *Recueil des résolutions du ministère de l'Instruction publique (Sbornik postanovlenii po Ministerstvu narodnogo prosveshchenija)*. Saint-Pétersbourg : 2, Dép. 1 (1825-1839).

VINOGRADOV, Victor (1994) : « Intelligentsia ». *L'histoire des mots (Istorija slov)*. Moscou : Tolk : 227-229.

WHITTAKER, Cynthia H. (1984) : *The Origins of Modern Russian Education: An Intellectual Biography of Count Sergei Uvarov, 1786 - 1855*. DeKalb : Northern Illinois University Press.

WINTER, Eduard (1981) : *Deutsche-russische Wissenschaftsbeziehungen im 18. Jahrhundert*. Berlin : Akademie-Verlag.

ZENKOVSKY, Bazile (1992) : *Histoire de la philosophie russe*. Paris : Gallimard.

ZEZINA, Marija, KOKHMAN, Lidija, SHULGINE, Vladimir (1990) : *Histoire de la culture russe (Istorija russkoj kultury)*. Moscou : Vysshaja shkola.

